

L'Abeille de la Nouvelle-Orléans  
Sa Fondation—Son Histoire  
94 ans de journalisme en Louisiane.

Continuation de la troisième page

tard gouverneur des pages de Napoléon Ier. Il rédigea l'Abeille de 1827 à 1828.

De 1828 à 1830, M. Mailfert, ancien officier de cavalerie dans l'armée française, qui avait collaboré au "Constitutionnel," tint le poste de rédacteur. Il était l'auteur de plusieurs ouvrages dramatiques. M. Mailfert avait été expulsé de France pour cause politique. Il put y rentrer après la révolution de 1830 et fut nommé consul à Barcelone.

De 1830 à 1839, le poste de rédacteur changea de main plusieurs fois; il fut d'abord tenu par M. Thomas Théard, créole Louisianais, père du juge Paul Emile Théard, puis par MM. Louis Caboche, Charles Bayon et ensuite par M. Granet. De 1845, M. Paul Arpin occupa l'office de rédacteur.

Puis M. Numa Dufour devint rédacteur; il conserva cet office jusqu'au mois d'avril 1860, prenant alors charge de l'administration du journal. Il fut succédé à la rédaction par M. Félix Limet, qui était remplacé pendant ses absences par M. Paul Villars.

A la mort de M. Limet, M. Armand Capdevielle fut nommé rédacteur en chef de l'Abeille.

Nul n'était mieux qualifié que M. Armand Capdevielle pour prendre la direction d'un journal dont il connaissait admirablement le fonctionnement, ayant été employé à différentes reprises dans les bureaux de la comptabilité, de la gérance commerciale et de la rédaction.

M. Capdevielle, en qualité de rédacteur en chef de l'Abeille de la Nouvelle-Orléans, conserva à cette feuille son plus grand renom littéraire et historique. Intransigeant en matière de probité, M. Capdevielle, malgré des difficultés multiples, maintint le journal dans la voie de haute honorabilité que ses prédécesseurs lui avait frayée. Sous l'administration Capdevielle, l'Abeille de la Nouvelle-Orléans fit honneur sous tous les rapports aux traditions les plus chères de tous les Louisianais et de leurs ancêtres. La mort de M. Capdevielle fit un vide que l'on ne put jamais combler. A la suite de son décès, les affaires de ce journal furent dirigées par MM. Elmore Dufour et Andrieux, qui s'efforcèrent de mener à bien la tâche lourde qui leur incombait.

M. Maurice Lafargue, par pur patriotisme et avec un esprit d'abnégation qui l'a toujours caractérisé, voulut bien entreprendre la tâche devenue des plus onéreuses à cause de grosses difficultés financières avec lesquelles le journal était aux prises et en continuer la publication. Il y réussit en grande partie, et finalement se retira pour céder la place au Colonel Hughes J. de La Vergne, qui lui aussi soutint vaillamment la lutte pour que la Louisiane puisse conserver un organe français.

Il fut succédé par M. William Krebs, journaliste de Lac Charles, Lne, auquel il vendit ses intérêts dans le journal, et qui à son tour en fit la cession au Union Printing Company.

C'est à ce moment que notre rédacteur actuel, M. André Lafargue, chevalier de la Légion d'Honneur, avocat conseil du Consulat Général de France, qui collaborait à l'Abeille depuis l'administration Capdevielle, assumait par pure philanthropie et sans aucune rémunération le poste ingrat de rédacteur-en-chef de ce journal.

En février de cette année, comme une bonnée fée, le Times-Picayune devenait propriétaire de l'Abeille, qui grâce à ce geste, est en mesure plus que jamais de mieux remplir dans notre communauté une mission d'organe franco-louisianais.

"La pureté de l'âme et de la conduite est la première gloire de la femme."—  
Mme de Stael.

## Commandant du "Kentucky"



### LE COMMANDANT MENESTREL

Nous publions ci-dessus la photographie du commandant du "Kentucky," un des derniers bateaux mis en service par la Compagnie Générale Transatlantique et destiné à faire le parcours Havre-La Havane-Nouvelle-Orléans. Le commandant Menestrel, quoique jeune, appartient à la vieille école des marins de France qui pendant la guerre a fourni à la patrie de vaillants défenseurs, dont la besogne pleine de péril et de danger de toutes sortes fut faite silencieusement et obscurément, et dont on ne dira jamais toute la valeur et toute l'utilité. Le marin français a fait ses preuves sur les champs de bataille longtemps avant la grande guerre, mais pour ceux qui ne lisent pas l'histoire et qui ne se tiennent qu'au courant de faits contemporains il suffit d'évoquer le souvenir de Dixmude, des combats sur l'Yser, de l'entreprise des Dardanelles, de la patrouille de l'Adriatique de la Méditerranée et des côtes de France pour rendre justice à la valeur et à la grandeur d'âme des marins de France. Pendant la guerre le commandant Menestrel fut à maintes reprises chargé du commandement de navires transportant des quantités considérables d'explosifs de tous genres et d'engins de guerre dont le caractère meurtrier était poussé au dernier degré des recherches scientifiques. C'est dire qu'il naviguait constamment sur un volcan flottant, c'est dire aussi que le moindre petit heurt ou la plus insignifiante fausse manœuvre pouvait mettre en pleine éruption. C'est dire aussi que son navire était constamment guetté par les sous-marins qui avaient pour première mission de détruire toutes cargaisons de ce genre. Pendant toute la durée des opérations le commandant Menestrel conduisit toujours à bon port son navire. Nul ne saura les prodiges de sang-froid, de courage et de ténacité d'esprit dont le commandant Menestrel dut faire preuve dans les moments difficiles de ces traversées dangereuses. C'est un homme de grand patriotisme et de haute conception du devoir auquel on a donné le commandement du beau bateau qui fera désormais des traversées régulières jusqu'à la Nouvelle-Orléans.

Nous reverrons toujours le commandant Menestrel avec le plus grand plaisir, car nous savons que la Louisiane et ses habitants l'intéressent tout particulièrement. Il nous a dit récemment combien il était heureux de constater tous les vestiges de la vieille civilisation française que l'on peut encore retrouver à la Nouvelle-Orléans, nos rues du Vieux Carré au nom sonore et harmonieux, les hôtels du vieux régime qui les ornent, et particulièrement la grâce et le charme si distinctif de nos polies Louisianaises lui fournissent toujours l'occasion de manifester envers notre État

## Ondes, Atmosphère, Ether

Des expériences extrêmement intéressantes se poursuivent, en ce moment, dans plusieurs pays du monde, pour le développement du téléphone sans fil. De fait, il n'y a aucune raison théorique que l'expérience accomplie sur une distance de quelques centaines de milles ne réussisse pas sur une distance beaucoup plus grande, tout comme cela se pratique aujourd'hui avec le téléphone sans fil, et peut-être à moins de frais.

La voix humaine, grâce au simple concours de l'atmosphère intelligemment utilisée, non seulement traverserait ainsi les mers, les océans, les continents, mais encore se répandrait, même, dans les plus hautes régions de l'atmosphère, avec plus ou moins d'intensité, suivant l'état de cette atmosphère, la densité des couches d'air, les distances et les perfectionnements apportés aux appareils. Il est assez naturel de penser que plus les couches d'air sont raréfiées, et moins favorable est le milieu de propagation des ondes; on constate, aussi, que plus il fait chaud et plus l'humidité est grande, moins le son de la voix, dans les appareils de téléphone sans fil, a de volume. Et, encore, les ondes se propagent plus loin la nuit que le jour; de sorte que l'air froid et sec paraît être le milieu le plus favorable aux ondes hertziennes.

Un tel progrès est déjà accompli dans cette découverte comparativement récente de la Science, qu'on peut se dispenser, maintenant, pour de petites distances, des antennes extérieures établies à grands frais, celles-ci étant remplacées par des dispositifs peu coûteux, un disque de fils ingénieusement enroulés, pas plus grand que le cadran d'une horloge, et pouvant être placé sur la table de travail, sur une console, sur un meuble quelconque.

On peut donc prévoir le jour prochain où, par un réseau léger de messages aériens, les points les plus éloignés du globe se trouveront à l'instant même réunis. Plus que jamais les distances seront diminuées, si toutefois elles ne sont pas supprimées complètement.

Nous venons de parler du secours de l'atmosphère dans la téléphonie sans fil; mais est-il aussi juste de dire—comme nous l'avons lu quelque part—que c'est l'éther au milieu duquel nous mouvons qui servirait de véhicule à la voix humaine, dans la téléphonie sans fil?

Ici, il convient de rappeler la théorie d'Einstein. On sait que ce savant ignore complètement l'éther des physiciens, qui serait une substance extraordinaire, un fluide subtil, impondérable, élastique, qui remplit les espaces, pénètre dans tous les corps et que l'on a regardé, jusqu'ici, comme l'agent de transmission de la lumière, de la chaleur, de l'électricité, etc. Or, personne n'a jamais vu, pesé, ni senti cette substance magique; c'est pourquoi Einstein l'ignore, et c'est pourquoi aussi à sa suite, d'autres savants, comme M. Charles Nordmann, astronome titulaire de l'Observatoire de Paris, sont portés à la considérer comme un mythe. Pourtant, Einstein est amené à penser, par la considération de la propagation de la lumière entre les astres et par d'autres raisons, qu'il y a dans le vide une certaine substance à travers laquelle se fait la propagation; mais cette substance, qu'on l'appelle ou non éther, n'a plus que de lointains rapports avec ce que les physiciens désignaient sous ce nom, puisqu'elle n'est pas homogène et qu'elle est privée

et nos concitoyens une cordialité qui ne se dément jamais. Tout le monde sait que les marins de France, nonobstant la vie d'isolement qu'ils mènent souvent au cours de longues traversées, et malgré le caractère de grande rudesse de leur emploi, savent être à l'occasion des gens charmants et pleins d'humour. Le commandant Menestrel ne fait pas exception à la règle; sa venue ici sera toujours saluée avec le plus grand plaisir

de toutes les propriétés mécaniques ou cinématiques de l'ancien éther.

Cette substance se trouve-t-elle dans notre atmosphère, est-elle partout où il y a de la matière? D'après Einstein, il nous serait permis d'en douter. A plus forte raison est-il osé de prétendre que l'éther puisse servir de véhicule à la propagation du son, indépendamment de l'air atmosphérique, bien que la lumière puisse se propager dans le vide interstellaire.

Cette question, toutefois, n'est pas de celles qui ont été définitivement résolues par Einstein; elle n'est pas non plus essentielle au sujet qui nous occupe. Pour le moment, le véhicule de l'air atmosphérique doit suffire à nos ambitions. Si, plus tard, on peut penser qu'il est possible de communiquer, par messages sans fil, avec les habitants des autres mondes,—s'ils existent,—le problème du milieu de propagation dans l'espace interstellaire pourra être plus sérieusement étudié, sinon résolu.

Mais, croyons bien, avec M. Charles Nordmann, que "si dans la sombre forêt du Mystère, la Science est comme une clairière où l'homme élargit sans cesse le cercle qui la borde, en même temps, et par cela même, l'homme se trouve en contact, sur un grand nombre de points, avec les ténèbres de l'Inconnu."

### POEME

Il faudra bien qu'un jour, mon enfant,  
je te quitte.

Il faudra bien qu'un soir déchirant, à  
genoux,

Tu pleures sur ces mains qui te ber-  
çaient petite,

Ma fille aux grands yeux doux.

J'aurais pu tout quitter sans regret. Le  
silence

Aurait repris mon front marqué par le  
destin.

Tout ce qui chante ou luit, tout ce qui  
rêve ou danse,

Simplement, dans tes mains.

Je l'aurais déposé. Lorsque la tâche  
est faite,

Après un long effort, il est juste, il est  
bon

De clore enfin ses yeux et d'appuyer sa  
tête

Sur l'oreiller profond.

La tâche d'une mère est-elle un jour  
finie?

Mon enfant, mon enfant, qui donc te  
chérira

Comme moi qui toujours ai veillé sur  
ta vie?

Quels regards et quels bras

Ecarteront de toi les douleurs coutu-  
mières,

Guetteront dans la nuit, berceront ton  
sommeil?

Il faudra te quitter, toi qui fus ma  
lumière,

Ma force et mon soleil!

Et moi qui t'évitais tendrement toute  
peine,

Moi qui n'aimais rien tant que ton  
sourire éclo,

J'emporterai vers l'ombre et ses plaines  
sereines

L'effroi de tes sanglots!

Et je ne saurai plus les gestes qui  
consolent.

Je ne poserai plus ma main sur tes  
cheveux.

Quand tu m'appelleras, je serai sans  
paroles,

Lointaine comme un dieu.

—Ah! qu'un enfant du moins dans ta  
maison t'accueille.

Que tu trouves son rire clair à ton  
retour,

Et que, très doucement, et sans que tu  
le veilles,

T'apaise son amour!

CECILE PERIN.